

Meaux, 12 janvier 2012

La guerre de 14-18 d'Alfred Dreyfus

En janvier 1913, l'antisémite Edouard Drumont, qui avait été l'un des principaux chefs des antidreyfusards, avait posé cette pernicieuse question dans son journal *La Libre Parole* : "De quel côté de la frontière serait Dreyfus en cas de coup de torchon ?", insinuant ainsi (et encore) que Dreyfus serait peut-être un traître.

La guerre éclate en août 1914. Ce même Alfred Dreyfus est mobilisé durant tout le conflit, en tant qu'officier artilleur, chef d'escadron réserviste, et évidemment dans l'armée française. J'ai pu reconstituer son itinéraire en 14-18, grâce à son dossier militaire et surtout à ses écrits, des archives familiales et personnelles, souvent inédites.

Ses archives sont de 4 sortes :

- Quelques pages de *Mémoires* manuscrites, rédigées en 1930.
- Des lettres de Dreyfus à son fils Pierre (âgé de 23 ans en 1914) et lui-même mobilisé.
- Les 39 pages du *Carnet* de guerre que Dreyfus rédige quand il est en 1<sup>ère</sup> ligne en 1917 et 1918.

Ces *Mémoires*, ces lettres et ce *Carnet* m'ont été confiés par Charles Dreyfus, le petit-fils qui gère le patrimoine culturel de son grand-père)

- Une centaine de lettres de Dreyfus adressées à une amie, la marquise Arconati-Visconti et qui ont été remises à la mort de cette dernière à la Bibliothèque de la Sorbonne.

Quelques mots sur cette marquise qui est un personnage étonnant. D'origine roturière, née en 1840, Marie Peyrat était la fille d'un journaliste et député républicain. Elle avait épousé le marquis italien en 1873, qui décéda trois ans

plus tard sans enfant. Marie hérita donc d'une fortune colossale. Instruite, cultivée, passionnée d'art, d'histoire et de littérature, elle suivit des cours à la Sorbonne toute sa vie durant. Ardente républicaine (parfois surnommée "la marquise rouge"), elle défendit passionnément la cause dreyfusarde durant L'Affaire. Dès 1890, elle tient à son domicile (rue Barbet de Jouy, près du boulevard St-Germain), le jeudi, un salon politico-littéraire que fréquentèrent notamment Gambetta, Aristide Briand, Emile Combes, Jean Jaurès.

A partir de 1901, après sa libération, Dreyfus fut invité à fréquenter le salon, ce qu'il fit régulièrement et il entretint une correspondance très suivie avec la marquise. Jusqu'à la mort de celle-ci en 1923, Dreyfus lui adressa 776 lettres, dont une centaine durant la guerre. Les thèmes abordés sont très variés, le ton est libre, familier, chaleureux voire affectueux. La marquise est pour lui une véritable confidente. Dreyfus que l'on a présenté durant "L'Affaire" comme un homme distant et introverti, exprime là dans ses lettres, et sans retenue, ses émotions, ses craintes, ses joies, se révélant comme un homme d'une grande sensibilité.

Tous ces documents présentent donc un intérêt historique indéniable, un témoignage direct de la Grande Guerre, émanant d'un officier de grande notoriété.

Dreyfus est alsacien, exilé en 1872 pour rester français. C'est un partisan résolu de la guerre avec l'Allemagne, de la Revanche, et il la souhaite dès 1911, dans une lettre à la marquise : il veut, je cite :

*"prendre le collier pour de bon afin d'en finir une fois pour toutes avec toutes ces querelles que l'Allemagne nous suscite constamment et liquider la situation ; La guerre est évidemment une chose terrible, avec son cortège d'horreurs et de souffrances, mais tout vaut mieux qu'un état de tension perpétuelle "*.

Le 2 août 1914, l'officier réserviste Alfred Dreyfus est donc mobilisé. Il est volontaire pour aller au front et il écrit ce même jour :

*Maintenant haut les cœurs ! L'Allemagne mérite un vigoureux coup de torchon. Quand enfin je me verrai de nouveau à la tête de nos braves troupiers, j'oublierai tout, souffrances, tortures et affronts sanglants.*

[ il fait donc là allusion à son emprisonnement à l'île du Diable, durant cinq années]

Mais, pour lui, grande déception, il est affecté à l'Arrière ! Il y a certes son âge et son état de santé qui est fragile avec les séquelles des fièvres tropicales contractées à l'île du Diable. Mais il y a aussi les craintes de l'Etat-major que sa présence en 1<sup>ères</sup> lignes suscite des incidents avec des officiers restés majoritairement antidreyfusards.

D'août 1914 à décembre 1916, il restera affecté à la zone Nord du camp retranché de Paris, en tant qu'adjoint au commandant d'artillerie, son quartier général étant basé à Montmorency. Il n'est qu'adjoint, avec le grade de chef d'escadron. En effet, bien que polytechnicien et diplômé de l'Ecole de Guerre, ses années de détention n'avaient pas été prises en compte dans son avancement, malgré sa réhabilitation (de fait, il devrait être colonel).

Il est chargé de la mobilisation, de l'inspection et de l'entretien du matériel sur une cinquantaine de km, au nord de la capitale, sous les ordres du général Galliéni. Outre les obstacles constitués par des barbelés, des tranchées et des amoncellements de rails, les défenses comprennent une douzaine de forts, en mauvais état, souvent édifiés après la défaite de 1870. Dreyfus se déplace souvent de fort en fort, pour commander et suivre les travaux de restauration.

C'est précisément dans l'un de ces forts, à Domont qu'il se trouve le 3 septembre 1914 (à une soixantaine de km de Meaux) et il y observe le changement de direction des troupes allemandes qui abandonnent leur marche sur Paris par l'ouest, pour obliquer vers l'Est et le Sud-Est pour tenter

d'encercler les divisions françaises. Il en fait prévenir l'Etat-major de Galliéni. C'est le prélude à la bataille de la Marne, dont Meaux sera l'un des principaux théâtres. Voilà ce qu'il écrit dans ses *Souvenirs* :

*Un matin que nous étions en observation au fort de Domont, nous vîmes les troupes de Von Klück déboucher de Luzarches, et au lieu de se diriger vers nous, obliquer vers l'est en direction de l'Ourcq. Ce fut un soulagement. C'était le prélude à la bataille de la Marne.*

Dans des lettres à Mme Arconati-Visconti, il laisse percer ses sentiments anti-allemands en employant des expressions telles que "la bocherie", "ces hordes de barbares, de sauvages", "leur arrogance". Malgré la censure imposée au courrier des militaires, il déplore parfois le manque de décision et les négligences du haut commandement, la faiblesse de l'artillerie lourde française. Il n'accorde aucun crédit aux communiqués officiels et aux articles de la presse française qu'il qualifie de "baïllonnée". Il comble son besoin d'information par la lecture quotidienne du *Journal de Genève* et du *Times* anglais auxquels il est abonné et qu'il juge plus objectifs.

Mais surtout il s'impatiente, "je ronge mon frein"(écrit-il, plusieurs fois à la marquise), et il fait des demandes officielles pour aller au front. Sa requête ne sera acceptée qu'en décembre 1916, quand l'artillerie de la zone Nord sera dissoute et que le besoin en officiers sera impératif, après la véritable hécatombe de la bataille de Verdun de 1916.

A 58 ans, Alfred Dreyfus arrive donc au front Nord-Est. Il est affecté comme adjoint au commandant au Parc d'artillerie de la 168<sup>ème</sup> Division du 20<sup>ème</sup> Corps de la VIème armée (dirigée par le général Mangin). Il prend le commandement de l'un des trois groupes du Parc d'artillerie (soit 500 hommes). Son commandant, le colonel Georges Larpent est un militant de "L'Action

Française" (mouvement de l'extrême-droite royaliste et antisémite). C'est un proche de Charles Maurras : c'est lui qui avait publié deux ouvrages très antidreyfusards en 1905 et en 1909, sous le pseudonyme de Dutrait-Crozon (comme militaire, il est soumis au devoir de réserve)<sup>1</sup>.

Curieuse situation qui ne manque pas de poser questions !

- Est-elle le fait du hasard d'affectations en temps de guerre ? Je ne le pense pas. En effet, les services spéciaux de Renseignements de l'Etat-Major ne peuvent pas ignorer que Larpent et Dutrait-Crozon sont en fait un seul et même personnage : il y a donc un machiavélisme certain à placer Dreyfus sous les ordres d'un officier antidreyfusard acharné et une volonté délibérée de lui nuire.

- Dreyfus ignore-t-il que son supérieur hiérarchique direct n'est autre que l'auteur antidreyfusard dont il avait d'ailleurs lu les livres (il les a évoqués dans une correspondance d'Avant-guerre) ?

- L'a-t-il identifié ? Nous l'ignorons, car il ne le mentionne pas, ni dans ses lettres, ni dans son "Journal" de guerre.

Quoi qu'il en soit, "Union sacrée" oblige, il semble que les deux hommes ont cohabité sans conflit majeur. Dreyfus ne mentionne pas d'incident avec Larpent et écrit même à Mme Arconati : "Je suis assez indépendant". De son côté, le colonel Larpent rédigera une bonne appréciation à Dreyfus (de convenance ?) : "S'est acquitté de sa tâche avec zèle et à la satisfaction de tous", ce qui ne l'empêchera pas, après la guerre, de reprendre ses virulentes attaques contre "le traître Dreyfus" dans plusieurs articles et de rééditer son *Précis de l'affaire Dreyfus* en 1925... A mentionner que Larpent, mort en 1943, s'est engagé plus tard dans la collaboration, écrivant des articles dans la revue extrémiste *Je suis partout*, où il souhaite la victoire de l'Allemagne nazie.

---

<sup>1</sup> - Révision de l'histoire de l'Affaire Dreyfus (1905)

- Surtout le *Précis de l'Affaire Dreyfus* (1909) : ouvrage considérée comme une véritable Bible des antidreyfusards.

Mais revenons à Dreyfus.

Au cours de l'année 1917 et jusqu'à la mi-mars 1918, Dreyfus est donc en 1ère ligne, sur le Front Nord-Est, successivement sur trois zones : l'Aisne (où il participe à la terrible bataille du Chemin des Dames), la région de Nancy et Verdun.

Pour l'évocation de ces fronts, je vais vous citer quelques extraits du "Carnet" de guerre et de lettres : il évoque d'abord la censure :

*27 février 1917 : Il m'est interdit de parler de ce qui se passe ici, aussi mes lettres seront-elles forcément banales.*

*6 mars : Jamais on n'a voulu dire crânement la vérité, comme si nous n'avions pas les preuves réitérées de notre patience à tout supporter et de notre énergie à vouloir aboutir au but.*

*Hier, nous avons eu une forte chute de neige, et aujourd'hui c'est le dégel avec une boue qu'il faut avoir vue pour pouvoir s'en rendre compte... A patauger dans cette boue glacée, j'ai pris quelques engelures qui sont désagréables. (lettre à la marquise du 6 mars 1917).*

*28 mars : établissement du bivouac (au bord de l'Aisne, face aux hauteurs du Chemin des Dames tenues par les Allemands), nuit dernière glaciale. Je n'ai pas encore de tente. Je passe la nuit dans un camion.*

*2 avril : Je suis en ce moment au bivouac, sous une tente, couché sur une botte de paille et voilà 6 jours que je ne me suis pas déshabillé. Et cela durera quelque temps. Avec cela un temps épouvantable, pluie glaciale, vent à tout briser. Cela fait l'écho au canon qui tonne tout autour de nous. Malgré cela, la santé est bonne, au physique comme au moral. C'est étonnant tout ce qu'on peut supporter.*

Fin mars 1917, le Parc d'artillerie du 168<sup>ème</sup> a installé son bivouac au sud de la rivière de l'Aisne, au pied du Chemin des Dames. L'offensive de Nivelle (le général en chef) se prépare sur un terrain très enneigé. Il s'agit de déloger les Allemands de cette crête, cette véritable falaise de 30 km de long, la position

allemande la plus fortifiée du front Est pour s'ouvrir ensuite la route vers la Meuse, la Moselle et le Rhin. Un million 200 000 combattants français sont engagés dans l'opération et répartis dans trois armées (la Vème, la VIème et la Xème).

Dreyfus écrit dans son *Carnet* :

*7 et 8 avril : survolés par les avions boches, mais sans recevoir de bombes ; Je fais construire des abris de bombardement. Canonnade violente.*

*11 et 12 avril : canonnade violente. Je crois que le jour de l'attaque approche des hauteurs du Chemin des Dames au Nord de l'Aisne.*

*13 avril : hier soir copieux marmitage. Un dépôt de munitions saute à 300 m de nous. Quelques tués. Préparatifs de départ.*

*14 avril : départ retardé. Un obus provenant d'un tir contre un avion boche tombe à 10 m de ma tente et traverse un arbre de part en part. Nous sommes toujours marmités...*

*15 avril : Toute la nuit, grondement formidable de canons de tout calibre. Dans la nuit, je reçois les ordres pour l'offensive qui doit commencer demain 16 avril. Je dois franchir l'Aisne au pont de Bourg et Comin...*

*16 avril : Début de l'offensive au nord de l'Aisne pour s'emparer des hauteurs du Chemin des Dames. Je quitte le bivouac à 6h du matin, mais avant d'arriver au pont de Bourg et Comin que je dois traverser à 11h du matin, je suis arrêté ainsi que tous les autres parcs. L'infanterie n'a pas pu progresser sur le Chemin des Dames. Nous sommes là un groupement immense sur les bords de l'Aisne. Heureusement que les Boches qui nous voient des hauteurs du Chemin des Dames sont trop occupés par notre attaque pour nous tirer dessus. Autrement ce serait un désastre pour les sections de munitions.*

*Nous avons laissé en arrière, pour l'offensive qui devait être rapide, toutes nos voitures autres que les caissons. Nous n'avons avec nous que ce qui est sur les chevaux. J'écris mes ordres au bord de la route.*

*17 et 18 avril : Toujours sur les bords de l'Aisne que nous n'avons pas franchie. Pluie battante. Dans la boue jusqu'au cou. Je couche par terre avec mon officier adjoint sous les toiles de tente portées par les chevaux. Je ne me suis pas déshabillé depuis le départ. Nous ravitaillons les batteries qui n'avancent pas.*

*19 avril : ... Bombardement toujours aussi violent. Je vais installer mon parc au bivouac dans les boqueteaux au sud de l'Aisne, ...Le tir surtout la nuit fait un vacarme effroyable ; il y a une accumulation énorme de pièces de tout calibre...*

*20 au 24 avril : Toujours au même bivouac à ravitailler les batteries sans avancer.*

*25 avril au 2 mai : Le temps s'améliore, même service.*

*3 mai : Reprise d'offensive pour demain 4 mai.*

*4 mai : Offensive ratée. Le Chemin des Dames devant nous tient toujours. Les Boches sont dans des grottes appelées creutes dans le pays, de 15 à 18 m de profondeur. Le 20<sup>ème</sup> Corps a subi de fortes pertes.*

[Au total, la bataille du Chemin des Dames aura un bilan humain de 50 000 à 60 000 morts et de 150 000 blessés, côté français]

A partir du 12 mai 1917, l'unité de Dreyfus commence à se retirer en subissant presque quotidiennement des bombardements de la part de l'artillerie et de l'aviation allemandes. Le 18 juin, le retrait du Chemin des Dames est définitif : c'est l'échec de l'offensive Nivelle.

Il faut remarquer que Dreyfus n'aborde pas la question des mutineries dans son "Carnet". Il est vrai que son 20<sup>ème</sup> Corps n'est pas concerné. Mais il est



forcément informé<sup>2</sup>. Un régiment sur deux est en effet concerné. Pourquoi ce silence ? Est-ce sa volonté de s'en tenir aux seuls faits dont il est l'acteur et le témoin ? Ou l'intéressé applique-t-il à ses propres écrits l'obligation de réserve des militaires, une autocensure donc ? Pas un mot non plus, sur le limogage de général Nivelles et son remplacement comme général en chef par Pétain le 15 mai 1917. Un peu plus tard, il se montrera très sévère à l'égard de la conduite de la bataille :

*20 juillet 1917 : Ce que je n'arrive pas à digérer, c'est la perte du Chemin des Dames et des rives de l'Aisne que nous avons eu tant de mal à conquérir l'année dernière. Il y a eu là des fautes graves commises par le haut commandement. (Lettre à la marquise). [Mais il ne cite pas de nom].*

Puis la 168<sup>ème</sup> Division est envoyée au Nord-Est de Nancy pour constituer des dépôts d'artillerie destinés à protéger les usines sidérurgiques et métallurgiques du secteur. L'unité participe fin juillet à de violents combats sur les bords de la Moselle. Ensuite, elle subit souvent les bombardements des avions allemands.

*28 juillet 1917 : Il fait une chaleur torride et le service est dur dans la journée. Je suis cuit et recuit, la figure rouge et tannée. Heureusement que les soirées sont assez fraîches, mais les nuits sont troublées par "Fantomas", lisez les avions boches qui nous envoient des pruneaux. (Lettre à la marquise).*

Fin décembre 1917, dans des conditions climatiques épouvantables, l'unité est transférée dans la région de Verdun, avec comme tâche principale le nettoyage du champ de la grande bataille de 1916. Reprenons le "Carnet" de Dreyfus.

---

<sup>2</sup> Car sept régiments de la VIème armée du général Mangin sont concernés par les mutineries.

1<sup>er</sup> janvier : ... Temps épouvantable. Rafales de neige. Froid glacial... A l'arrivée au camp de Bois-la-Ville, baraques sales, mal closes, sans poêles et sans feu. Je couche sur une paille.

2 janv. 3 janv. Stationnement aujourd'hui et demain au camp de Bois-la-Ville. Il est inouï de penser qu'après 3 ans et ½ de guerre, les camps soient encore aussi mal aménagés. Nous grelottons de froid, hommes et officiers. Il faut que le moral des hommes soit merveilleux pour résister à de pareilles conditions d'installation que rien n'excuse.

4 janv. Nous partons ce matin pour aller nous installer définitivement au camp de la Malmaison (S.O de Blercourt). Il a fait -16° la nuit précédente. Je fais toute la route à pied, tant le sol est glissant...

8 janv. Ce matin 20 cm de neige. Dans la nuit, ravitaillement en munitions très pénible.

9 janv. Froid terrible la nuit dernière. Eau gelée dans les baraques. Les ravitaillements de nuit sont très durs ; on ne reconnaît plus sous la neige ni routes ni chemins...

Deux semaines plus tard, Dreyfus donne cette description apocalyptique de Verdun :

23 janvier 1918 : Ayant à voir le matin les dépôts de munitions du P.A. 20, j'en ai profité pour visiter la ville de Verdun. L'impression est inoubliable et aucun des récits que j'avais lus ou des photographies que j'avais vues, ne peut rendre l'impression visuelle. C'est un amoncellement de ruines, de pierres enchevêtrées et le silence qui règne dans ces choses mortes produit un effet étrange. Mais ici ce n'est pas la destruction causée par un cataclysme de la nature, c'est l'œuvre systématique de l'homme. Rien ne peut rendre l'impression qui s'en dégage, il faut avoir vu de ses propres yeux...

*7 février : tempête et pluie. Les corvées de nettoyage du champ de bataille de Verdun, pour faire sauter les grenades et les obus non éclaté et ramener à l'arrière les projectiles détériorés, sont excessivement dures.*

Le 25 janvier 1918, Dreyfus apprend qu'une circulaire ministérielle fixe la limite d'âge des officiers au front à 58 ans. Il est concerné et est donc renvoyé à l'Arrière et quitte le front le 16 mars 1918, "avec regrets", écrit-il.

Durant ses 15 mois passés au front, Dreyfus écrit maintes fois des hommages de ses soldats et essaie d'améliorer leur condition matérielle : Quelques citations :

- *Nos hommes, malgré tout, conservent une bonne humeur constante ; c'est beau et touchant* (lettre du 6 mars 1917)
- *Les hommes sont épatants, pas une plainte, pas un murmure. ..je vous ai toujours dit que mes hommes étaient admirables* (lettre du 20 juillet)
- *cantonement médiocre. 200 chevaux logés, 300 au bivouac. Les hommes dans les granges ouvertes à tous les vents. Je fais construire des hangars pour les chevaux et améliorer le logement des hommes en faisant construire des cases dans les greniers* (Carnet, 23 octobre 1917)
- *Nos soldats sont admirables d'entrain et de courage* (plus tard, à Orléans ?).

Mais que pensent les soldats de leur chef ?

Un seul témoignage est connu, mais, paradoxalement, il est plutôt accablant pour Dreyfus : c'est celui du père de Pierre Mendès-France, David, alors âgé de 43 ans qui avait été très dreyfusard au temps de L'Affaire. Comme sous-officier, il se retrouve sous les ordres de Dreyfus au 168<sup>ème</sup> et il en donne un court portrait très sec : "une véritable culotte de peau, autoritaire, intransigeant sur le règlement" (cité dans le *Pierre Mendès-France* de Jean Lacouture Le Seuil, 1981, page 42). Mais il faudrait évidemment d'autres témoignages pour mieux connaître les relations que Dreyfus entretenait avec ses soldats.

Le 9 avril, il est nommé au commandement du Parc d'artillerie de la 5<sup>ème</sup> Région militaire à Orléans. La Région est vaste (Loiret, Loir-et-Cher, Yonne, La Seine-et-Marne<sup>3</sup>, le sud de la région parisienne). Bien qu'à l'abri des bombardements, ce poste n'est pas de tout repos.

*12 avril : Je suis arrivé aujourd'hui à Orléans et ai pris mon commandement.*

*Service très lourd et très chargé. Outre tous les ateliers du parc proprement dit, j'ai les parcs annexes : Fontainebleau, Gien, Maisse, La Chapelle-St-Mesmin, Bellegarde et Blois. En outre le Parc gère 7 centres d'instruction et la commission de réception des munitions d'artillerie.*

*13 mai : Je continue mon service au dépôt du parc d'artillerie d'Orléans après avoir passé l'inspection de tous les parcs annexes. Il y aurait beaucoup à faire pour y apporter de l'ordre et mieux utiliser tout le matériel qui encombre, dont une partie peut être employée, et l'autre qui n'est plus susceptible d'aucun emploi pourrait être récupérée comme matière première.*

*15 octobre : Nous travaillons toujours dur et ferme, mais nos voies ferrées sont engorgées et le matériel met des semaines pour arriver. J'ai des tubes de canons qui sont en route depuis le 18 septembre, venant de Tulle, et ne me sont pas parvenus ! Il me faut encore le temps de les faire monter au front ! Tout notre matériel de chemin de fer est usé, archi usé, et il faudra tout réparer après la guerre... (Lettre à Mme Arconati-Visconti).*

Les relations de Dreyfus avec les autres officiers d'Orléans sont assez tendues, comme l'atteste cette lettre du 12 octobre 1918 à son fils Pierre :

*Il est certain que l'antisémitisme est toujours latent et qu'il faut rendre dix fois plus de services que les autres pour obtenir la même*

---

<sup>3</sup> Meaux fait donc partie de cette 5<sup>ème</sup> R.M

*récompense... Tout l'Etat-major ici est du Jockey-club, je n'ai jamais besoin de lui et il a souvent besoin du Parc. Je réponds à ses demandes dans le style militaire froid et correct et je me tiens à distance. Je sens que cela les vexé de ne pas me voir accourir dans leurs bureaux pour faire des courbettes et cela m'amuse. Je ne recherche pas leur société et je m'en trouve très bien.*

[On ressent bien dans cet extrait le caractère assez entier de Dreyfus qui lui avait été tant reproché lors du procès de Rennes, y compris par ses amis.

Par ailleurs, l'allusion directe à l'antisémitisme est exceptionnelle. C'est la seule fois où on la trouve dans ses écrits actuellement connus. Bien que de culture juive, Dreyfus n'était pas pratiquant].

Les relations sont meilleures avec le personnel civil des ouvriers et des ouvrières qui lui offrent une superbe gerbe de fleurs et un beau cadeau quand il est enfin promu au grade de lieutenant-colonel en septembre 1918, un vieil ouvrier prononçant un discours de félicitations. Ce cadeau : un bronze représentant un coq gaulois écrasant sous ses pieds un casque prussien... (Lettre du 7 octobre à son fils)

Avant de quitter Orléans, le 25 janvier 1919, et de retourner à la vie civile et à la retraite, il manifeste des préoccupations sociales dans deux lettres adressées à la marquise Arconati :

*... La période d'Après-guerre sera intéressante pour l'observateur, par suite des transformations sociales qui se produiront : que vont devenir toutes les femmes employées dans les usines et qui ont pris l'habitude de vivre libres en gagnant largement leur vie ? Que de questions qui vont se poser !" (Lettre du 15 octobre 1918).*

[Durant la guerre, il y a à Orléans quelque 2000 femmes ouvrières, munitionnettes et couverturières, qui travaillent pour l'armée.

Quant aux salaires de ces femmes, Dreyfus est bien optimiste. Entre 1914 et 1918, le coût de la vie a été multiplié par 4, les salaires X par 2 seulement]

*... Les difficultés d'Après-guerre seront grandes. La vie continue à être chère et les exigences des ouvriers très grandes. Je les entends parfois causer dans mes ateliers et leur état d'esprit fait qu'on arrivera difficilement à les satisfaire. Il faudra adopter des modalités toutes nouvelles des conditions de travail" (lettre du 4 janvier 1919).*

Après la guerre, Dreyfus a participé en 1919 à une action de soutien à un village sinistré de l'Aisne, dans le cadre d'un marrainage entre un *Comité parisien* (présidé par sa belle-mère, madame Hadamard) et le village de Morcourt (près de Saint-Quentin), complètement détruit. L'aide apportée est la suivante : des meubles, des fournitures scolaires, du linge, des vêtements et surtout un tracteur de marque Titan coûtant 26000 francs, donc une aide très importante. Parmi les communes de l'Aisne secourues de l'extérieur, Morcourt fut, semble-t-il, la seule à recevoir un tracteur.

Dreyfus se sentira humilié quand, après plusieurs démarches, on lui refusera la carte, somme toute symbolique, d'ancien combattant, aux motifs qu'il n'avait pas été blessé et qu'il n'était pas resté assez longtemps en 1<sup>ère</sup> ligne. Le refus définitif lui sera notifié en 1931 par le ministre des Armées Louis Maginot, sous le gouvernement présidé par un certain Pierre Laval...

Pour conclure :

L'itinéraire d'Alfred Dreyfus en 14-18 a donc été sans ambiguïté.

Il n'a pas été un planqué, un embusqué.

Il a toujours affiché sa volonté de participer pleinement aux opérations de cette guerre et sa détermination surtout durant ses 15 mois passés au front. Pour lui, c'est une question de patriotisme, mais aussi, pour lui, l'officier alsacien de

"L'Affaire", dégradé en 1894 et réhabilité en 1906, il s'agit d'une seconde réhabilitation.

Comme tous les textes de « poilus », son témoignage traduit bien le caractère incertain et dramatique de cette guerre qui, malheureusement, ne fut pas « la der des ders »...